

## Chapitre I

# HISTOIRE NATURELLE ET FABRICATION

« Le papyrus ne pousse pas en Angleterre; il ressemble à un grand carex...

« Il peut être nommé en anglais papier d'eau; ou herbe à papier. »

Turner, *Names of Herbs* (1548), 20.

Vers 70 apr. J.-C., dans son *Histoire naturelle*, Pline l'Ancien, décrivait la plante de papyrus et son usage comme support de l'écriture.

Il commençait sa relation par ces mots :

« Avant de quitter l'Égypte, nous ferons l'histoire du papyrus, attendu que la civilisation et le souvenir des choses sont attachés à l'usage du papier. »<sup>1</sup>

Pline désignait ici le monde Romain, mais ses remarques peuvent tout aussi bien s'appliquer au début des Empires byzantin et arabo-musulman, aux Grecs ainsi qu'aux Perses, s'étendre à la Palestine et à la Syrie, de la fin du second au premier millénaire avant Jésus-Christ, et, naturellement, à toute l'Égypte ancienne, c'est-à-dire sur une période d'environ 4000 ans dont l'origine se situe vers 3100 av. J.-C. Le papyrus offre une infinité de preuves de sa présence native en Égypte, des textes littéraires les plus remarquables à d'humbles listes de blanchisserie, nous donnent l'inappréciable opportunité d'entendre encore une fois des voix qui se sont tuées depuis bien longtemps.

Le papyrus, comme matériau et support de l'écriture est fabriqué à partir d'un grand roseau aquatique de la famille des cypéracées, généralement désigné sous le nom de *Cyperus papyrus*, répandu dans toute l'Afrique tropicale et poussant le long des berges. Son habitat s'étend des zones tropicales aux zones tempérées. La souche originelle (ou souchet) de *Cyperus papyrus* avait déjà disparu des rives du Nil à l'époque de l'expédition française initiée par Bonaparte en 1798-1801 (expédition qui fut à l'origine de la

première description moderne de la flore égyptienne), toutefois la plante paraît s'être continuellement maintenue au Sud-Soudan où elle est encore présente de nos jours. *Cyperus papyrus* fut réintroduit en Égypte en 1872 à partir de plants cultivés dans les jardins botaniques de Paris, mais l'origine de ces plants demeure douteuse car ces spécimens français pourraient provenir d'expéditions coloniales en Afrique centrale ou en Afrique de l'est et non d'Égypte. Dans la zone méditerranéenne on rencontre plusieurs variétés de papyrus poussant à l'état sauvage, en Sicile (fig. 1) et dans la vallée du Jourdain, mais nous ne savons pas à quelle époque la plante s'est développée et acclimatée dans ces régions.

Le papyrus, utilisé comme support matériel ancien de l'écriture, est difficile à identifier d'un point de vue botanique à partir des exemples subsistant car il était fabriqué avec le cœur de la tige de la plante, matière qui ne présente pas de grandes variations typologiques d'une sous-espèce à une autre. En l'absence du souchet originel, des informations importantes, telles que la croissance reproductive de la plante, nous demeurent encore inconnues. La composition chimique du papyrus varie selon les sous-espèces et entre spécimens poussant dans des lieux différents, cette particularité peut affecter la convenance de la plante par rapport à l'usage projeté. Des analyses ont révélé des différences entre des plants poussant en Égypte et des plants issus de jardins botaniques européens. Un autre facteur susceptible de favoriser une modification du papyrus est sa culture et son exploitation qui ont joué un rôle dans son histoire à des périodes durant lesquelles son utilisation fut optimale. Quoiqu'il en soit, malgré les limites de nos connaissances, les caractéristiques générales actuellement identifiées des différentes sortes de papyrus nous permettent néanmoins d'avoir une vision d'ensemble de la plante et de ses spécificités permettant de fabriquer une surface d'écriture comparable au papier moderne.

Bien que le papyrus ait longtemps disparu de la vallée du Nil en Égypte, une souche poussant à l'état naturel fut découverte en 1968 au Ouâdi el-Natroun, une oasis à l'ouest du Delta. Cette souche présente certaines caractéristiques communes à la fois avec le papyrus de Sicile et avec le papyrus du Soudan, elle pourrait être une lointaine descendante du souchet égyptien initial. Les essais effectués pour fabriquer du papier à partir de ce papyrus n'ont cependant pas été concluants et montrent que les souches provenant de Paris, et réintroduites au XIX<sup>e</sup> siècle, sont plus performantes. Cependant cette constatation pourrait seulement indiquer que le papyrus cultivé a plus de propriétés que le papyrus sauvage pour la fabrication d'un support d'écriture.

Le *Cyperus papyrus* consomme une grande quantité d'eau et sa croissance est toujours plus importante dans les terrains aux eaux stagnantes et dans

les marécages. Sa large racine croît horizontalement sous la boue, de celle-ci émergent plusieurs fortes tiges de section triangulaire; de courtes feuilles brunes protègent le pied de la plante. Le papyrus est de loin le plus grand de la famille des cypéracées, parvenant à une taille de plus de cinq mètres de haut, ses plus proches rivaux n'excédant guère deux mètres. À l'époque romaine, l'écrivain Strabon décrit le papyrus égyptien comme une plante atteignant trois mètres. À son sommet la tige s'épanouit en une large inflorescence dont la base est entourée de plusieurs longues bractées foliacées, l'ombelle, que surmontent, sauf en période hivernale, des épillets de petites fleurs brunes.

La tige triangulaire de la plante de papyrus est protégée par une écorce verte résistante qui recouvre une moelle blanche composée d'une masse de cellules reliées par un réseau vasculaire organisé, l'équivalent végétal des artères, qui transporte l'eau et les éléments minéraux depuis les racines jusqu'aux fleurs.

## Le vocabulaire, l'iconographie et les utilisations

Dans la langue ancienne de l'Égypte la plante était appelée soit *mehyt*, mot qui désignait peut-être toutes les plantes poussant dans les marais, soit *tjoufy* désignation plus spécifique. Ce dernier mot survécut dans la langue de l'Égypte chrétienne sous le vocable *djoouf*. Les Grecs utilisaient deux mots, *papuros* (πάπυρος) et *bublos* (βύβλος). Au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Théophraste utilisait *papuros* lorsqu'il se référait à la plante utilisée en tant que produit alimentaire et *bublos* lorsque celle-ci servait à la fabrication de différents objets manufacturés, tels que de la corde, des paniers ou des feuillettes destinés à recevoir l'écriture. Les textes grecs de l'époque ptolémaïque conservèrent cette distinction puis le mot *papuros* tendit ensuite à désigner n'importe quelle plante des marais; quelques textes classiques mentionnent la présence du *papuros* en Grèce et en Italie continentale, mais ceux-ci ne désignent sans doute que de manière très générale toutes sortes de roseaux rencontrés en terrain humide car il n'existe aucune preuve solide que le papyrus se soit développé dans ces deux zones géographiques. Les Grecs désignaient habituellement les rouleaux de papyrus sous le nom de *khartês*; les Romains adoptèrent le terme grec dans leurs écrits et employèrent les mots *papyrus* et *charta*. En arabe, le mot le plus commun pour papyrus est *bardî*.

L'origine du mot papyrus lui-même est inconnue, mais ce vocable semble dériver d'une locution égyptienne tardive *pa-en-per-âa*, désignant le support de l'écriture et que l'on peut traduire par «celui du palais (de Pharaon)», peut-être en raison du fait que le commerce et l'exploitation du papyrus était sous contrôle royal au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Toutefois, l'expression n'a

jamais été utilisée dans aucun texte égyptien. Les mots européens modernes pour nommer le papier viennent du grec *papuros* ; l'italien *carta* vient du latin *charta*, et désigne aussi le papier, plusieurs langues s'en servent pour d'autres désignations telles que « carte » et « cartographie ». Le terme grec *bublos* est censé dériver du nom de Byblos, un important port commercial phénicien de la Méditerranée antique à partir duquel le matériau peut avoir atteint la Grèce. Dans les langues européennes modernes, il a engendré une série de mots liés aux livres, de « Bible » à « bibliophile ».

Les plus vastes marais étaient situés au nord de l'Égypte, la plante devint ainsi l'emblème de la Basse-Égypte et fut fréquemment utilisée dans les représentations iconographiques telles que la scène de « l'Union des Deux Terres », dans laquelle deux plantes symboliques étaient étroitement liées. La plante a été considérée comme si typiquement égyptienne que même dans un contexte élargi aux autres pays, elle pourrait être assimilée à une sorte de métaphore symbolisant l'ensemble de l'Égypte. Dans le *Conte de Sinouhé*<sup>2</sup>, qui date du Moyen Empire, le héros en exil volontaire en Syrie-Palestine, déclare en se lamentant, « Qu'est-ce qui pourrait attacher le papyrus à la montagne ? », ce qui signifie que la culture égyptienne, est incompatible avec le désert montagneux environnant. Dans l'écriture hiéroglyphique une souche de papyrus stylisée exprimait les mots « vert » et « florissant » (en égyptien *ouadj*), et le signe était utilisé comme une amulette laquelle était suffisamment importante pour mériter sa propre désignation dans le *Livre des Morts*. Les récentes fouilles menées par le British Museum sur les sites de la ville d'Achmounein et de Balamoun ont montré que les amulettes-*ouadj* étaient portées aussi bien par les vivants que par les morts. Dans l'iconographie, le même caractère est figuré comme un sceptre tenu par les déesses.

En raison de sa hauteur et de son large développement en fourrés épais, la plante est un refuge pour la faune, en particulier pour les oiseaux (fig. II). La faune et la flore luxuriante des marais dans lesquels les papyrus poussent font de cet environnement l'équivalent égyptien du paysage champêtre européen si souvent décrit par l'art et la littérature. Ces lieux ont eu également une dimension religieuse, symbolisant l'émergence de la terre du marais primordial, lieu du pouvoir originel. La pêche et la chasse aux oiseaux n'étaient pas seulement une nécessité ou un plaisir, on les considérait aussi comme des actes nobles et religieux, une célébration de la victoire de la nature sur le chaos primordial. La scène de chasse est un motif récurrent dans l'art égyptien : dans les tombes des courtisanes on faisait symboliquement représenter une scène de chasse qui servait à assurer la renaissance par l'évocation de cette victoire. Dans les tombes-chapelles de l'Ancien Empire plusieurs scènes montrent des tiges de papyrus agitées rituellement. Ici, le propriétaire de la tombe a

fait un voyage dans un marais et est parfois représenté déracinant et agitant une seule tige de papyrus comme pour effrayer les oiseaux dans l'air avant la chasse, là, deux tiges ont été arrachées et secouées en l'honneur d'Hathor, la déesse de l'amour. Le son que produisait le frottement des tiges entre elles était considéré comme étant proche de celui du sistre, une sorte de hochet métallique employé en tant qu'instrument de musique dans les cérémonies du culte et particulièrement associé à Hathor. Les tiges arrachées de papyrus étaient également utilisées en bouquets à l'occasion de rituels et de banquets.

La plante était très importante dans la vie quotidienne, elle était employée pour de nombreuses utilisations pratiques qui allaient de la fabrication de sandales et de vanneries, à la réalisation d'un artisanat fluvial, comme l'écrivain grec Hérodote l'a noté au <sup>v</sup>e siècle av. J.-C. ; celui-ci mentionne la confection de voiles et de corde en papyrus (cette dernière, largement utilisée en Méditerranée, est déjà décrite dans *l'Odyssee* d'Homère) et il précise que la partie inférieure de la plante pouvait être consommée, en particulier après qu'elle ait été torréfiée. Il s'agissait probablement de la racine immergée de la plante, et bien que la littérature égyptienne ancienne ne nous ait laissé aucun témoignage écrit à cet égard, des racines ont été trouvées dans des fouilles. L'archéologie a permis de retrouver des exemplaires de cordes, de sandales et de paniers, tous ces objets témoignent que l'on utilisait les parties les plus résistantes de la plante (fig. 1.2). Des scènes funéraires montrent des hommes rassemblant des tiges, principalement pour la fabrication des bateaux. Une scène semblable est figurée sur un papyrus de la Basse Époque, à côté d'autres activités pastorales (BM EA 9961).



Fig. 1.2 – Sandales et coffre en fibres de papyrus. Thèbes, Nouvel Empire, vers 1300 av. J.-C. ; coffre: h. 23 cm, EA 5918; sandales: L. 23,5 cm, EA 26781.